

Dans cette brève présentation historique des films qui ont abordé la Grande Guerre au cinéma, nous retiendrons avant tout des œuvres marquantes, emblématiques d'un pays et d'une époque, sans prétendre à l'exhaustivité. Ces œuvres sont présentées chronologiquement et en fonction de leur pays d'origine.

Le cinéma américain

Premières œuvres sur la Grande Guerre

Les premiers films réalisés à propos de la guerre 14-18 datent du début du conflit. En Europe, une vague de films bellicistes, similaires d'un pays à l'autre, sont proposés aux publics français, anglais et allemand. Citons, parmi de nombreux titres, *L'Infirmière* (1914) d'Henri Pouctal, *England Expects* (1914) de George Loane Tucker, *Mit Herz und Hand fürs Vaterland* (1915) de Jacob Fleck... Ces productions patriotiques qui appellent à l'enrôlement se poursuivront jusqu'à la fin du conflit.



Cœurs du monde (*Hearts of the World*, 1918)

La situation du cinéma américain est très différente. Rappelons que les Etats-Unis ne sont entrés en guerre aux côtés des Alliés qu'en 1917, après de longues négociations. Dans un premier temps, les films hollywoodiens tournés avant 1917, comme *Fiancées de guerre* (*War Brides*, 1916) de Herbert Brenon, sont des œuvres pacifistes et isolationnistes.

Lorsque le pays entre en guerre, le changement d'attitude est radical. Les films tournés préparent le pays à la guerre et rejoignent l'esprit des productions européennes précitées. Des réalisateurs de poids, Cecil B. DeMille et David W. Griffith, tournent des productions à gros budget qui s'inscrivent dans cette perspective martiale : *La Petite Américaine* (*The Little American*, 1917) pour le premier et *Cœurs du monde* (*Hearts of the World*, 1918) pour le second.

Parmi ces films, la contribution de Charles Chaplin détonne quelque peu. S'il plonge son fameux personnage de Charlot dans les tranchées avec *Charlot soldat* (*Shoulder Arms*, 1918), c'est pour offrir un regard ironique sur le conflit et l'absurdité de la guerre, mais aussi une vision pleine de tendresse et de compassion sur la vie des soldats.

La période de l'immédiat après-guerre voit se réduire significativement le nombre de productions consacrées à la Grande Guerre.

Citons néanmoins *Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse* (*The Four Horsemen of the Apocalypse*, 1921) de Rex Ingram, *La Grande Parade* (*The Big Parade*, 1925) de King Vidor, *Au service de la gloire* (*What Price Glory ?*, 1926) de Raoul Walsh, *Les Ailes* (*Wings*, 1927) de William Wellman.



La grande parade (*The Big Parade*, 1925)



Charlie Chaplin dans *Charlot soldat* (*Shoulder Arms*, 1918)

Les années trente

Avec la signature du pacte de Locarno en 1925, l'Allemagne réintègre la communauté internationale. La détente qui s'ensuit donne lieu à la réalisation d'un grand film pacifiste : l'adaptation du roman d'Erich Maria Remarque, *A l'Ouest, rien de nouveau*, par Lewis Milestone (*All Quiet on the Western Front*, 1930). Le choix de raconter, dans un film américain, la guerre vue par des soldats allemands qui s'y font décimer va à l'encontre des préjugés du public de l'époque. L'œuvre obtient les Oscars du meilleur film et du meilleur réalisateur.



A l'Ouest, rien de nouveau (*All Quiet on the Western Front*, 1930)

Une certaine recherche d'authenticité se manifeste dans *La Patrouille perdue* (*The Lost Patrol*, 1934) de John Ford, qui voit un groupe de soldats anglais errer dans le désert de Mésopotamie en 1917, à la merci de l'ennemi et des menaces naturelles, ainsi que dans *Les Chemins de la gloire* (*The Road to Glory*, 1936) d'Howard Hawks où une compagnie française d'infanterie monte en première ligne.

Dans ces deux films, sont notamment déclinés les éléments qui caractériseront la plupart des films de guerre : une intrigue concentrée sur un petit groupe d'hommes où se distinguent des personnalités contrastées qui se révèlent dans une action d'éclat face à un ennemi souvent « invisible », ce qui le rend d'autant plus inquiétant. Howard Hawks réalise également *Sergent York* (*Sergeant York*) en 1941, portrait d'un des soldats américains les plus décorés de la Première Guerre mondiale.

Plusieurs films suivront. Réalisé par le milliardaire Howard Hughes, passionné d'aéronautique, *Les Anges de l'enfer* (*Hell's Angels*, 1930) table sur la valeur spectaculaire des combats aériens en suivant les destins de trois amis pilotes qui s'engagent dans l'escadrille. Troisième film de Josef von Sternberg avec Marlene Dietrich, *Agent X 27* (*Dishonored*, 1931) cherche avant tout à mettre en valeur sa star féminine dans le rôle d'une espionne proche de Mata Hari, sans souci particulier d'authenticité historique. Frank Borzage adapte le célèbre roman d'Ernest Hemingway, *L'Adieu aux armes* (*A Farewell to Arms*, 1932), dans lequel un soldat déserte par amour alors qu'éclate la Première Guerre mondiale.



Les Anges de l'enfer (*Hell's Angels*, 1930)

Les films sur la Grande Guerre après la Seconde Guerre mondiale

Directement après la Seconde Guerre mondiale, la Grande Guerre perd de son intérêt pour le cinéma. La plupart des films réalisés à Hollywood portent sur la période 40-45 ou la guerre de Corée puis du Viêt Nam.

Quelques films sont cependant à signaler. Si Charles Vidor adapte une nouvelle fois le roman d'Hemingway, *L'Adieu aux armes* (*A Farewell To Arms*, 1957), Stanley Kubrick offre, quant à lui, une charge antimilitariste féroce avec *Les Sentiers de la gloire* (*Paths of Glory*, 1957). Dans ce film où trois soldats français sont condamnés à mort en cour martiale pour des raisons absurdes puis exécutés, le réalisateur oppose les officiers et les soldats, transforme son récit en un conflit de classes et pose des questions dérangeantes sur l'autorité militaire. Le film sera d'ailleurs interdit en France durant une vingtaine d'années.



Kirk Douglas dans *Les Sentiers de la gloire* (*Paths of Glory*, 1957)



D'autres réalisations reprendront le versant spectaculaire des combats aériens des *Anges de l'enfer* avec les moyens techniques modernes du cinéma des années cinquante et suivantes. William Wellman, déjà auteur de *Wings (Les Ailes)* en 1927 et par ailleurs vétéran lui-même de la célèbre Escadrille Lafayette, raconte de façon romancée sa propre histoire avec *C'est la guerre (Lafayette Escadrille)*, 1958) qui fera l'objet d'un remake en 2006 : *L'Escadrille Lafayette (Flyboys)* de Tony Bill. John Guillermin dépeint les combats aériens vus par le camp adverse en suivant le trajet d'un pilote allemand cynique et ambitieux dans *Le Crépuscule des aigles (The Blue Max)*, 1966), grosse production anglo-américaine à succès.

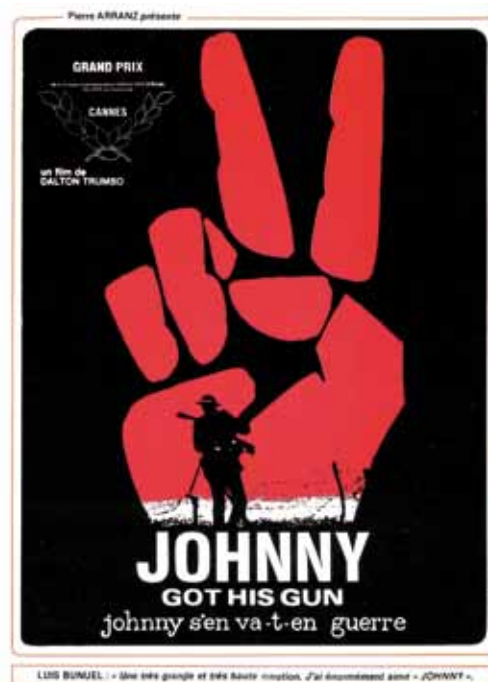


Le Crépuscule des aigles (The Blue Max, 1966)

Une cinquantaine d'années s'étant écoulée depuis le conflit, le traitement de la Première Guerre mondiale peut désormais également s'établir sur un regard distancié, humoristique ou métaphorique. C'est ce que font Blake Edwards et Dalton Trumbo. Auréolé du succès de *La Party (The Party)*, 1968), le premier signe *Darling Lili* (1970), une comédie musicale rocambolesque qui suit une chanteuse anglaise de music hall, espionne pour les Allemands à ses heures perdues.

Le second réalise *Johnny s'en va-t-en guerre (Johnny Got His Gun)*, 1971), adaptation de son propre roman antimilitariste paru en 1939. Scénariste, Dalton Trumbo a longtemps figuré sur la liste noire du sénateur McCarthy, ce qui l'a obligé à travailler sous divers noms d'emprunt (il a obtenu l'Oscar du meilleur scénario en 1956 sous le nom de Robert Rich). Réhabilité à partir de 1960, Trumbo met lui-même en scène son roman en 1971 (ce sera son unique long métrage comme réalisateur). *Johnny s'en va-t-en guerre* débute par l'arrivée à l'hôpital d'un jeune soldat qui a perdu l'usage de ses membres,

mais aussi de la parole, de la vue, de l'ouïe et de l'odorat. Alors que les médecins s'interrogent sur le sort à lui réserver, l'esprit du jeune homme se souvient, de façon fragmentée, de son passé avant et pendant la guerre. La radicalité du propos et la courte évocation en quelques scènes violentes de la Première Guerre mondiale font du film une charge antimilitariste qui excède largement son sujet pour évoquer l'ensemble des conflits, dont la guerre du Viêt Nam alors en cours.



Johnny s'en va-t-en guerre (Johnny Got His Gun, 1971)

Depuis lors, la Grande Guerre a surtout été exploitée par le cinéma hollywoodien pour son imagerie et ses aspects spectaculaires. Avec *Le Temps d'aimer (In Love and War)*, 1996), Richard Attenborough a proposé une nouvelle variation autour de *L'Adieu aux armes* en s'inspirant de la période de la vie d'Ernest Hemingway durant laquelle celui-ci écrivait son roman. Steven Spielberg brosse une vaste fresque sur le trajet d'un cheval et de son jeune propriétaire à travers les champs de batailles dans *Cheval de guerre (War Horse)*, 2011).

Le cinéma anglais

En dehors de la vague de films bellicistes réalisés durant le conflit, le cinéma anglais aborde peu la Première Guerre mondiale par la suite. *Tell England* (1931) d'Anthony Asquith décrit les combats sur le front turc. Par ailleurs, le conflit est évoqué dans un segment de *Colonel Blimp (The Life and Death of Colonel Blimp)*, 1943) de Michael Powell et Emeric Pressburger, film qui aborde aussi la Guerre des Boers et la Seconde Guerre mondiale.



Peter O'Toole et Omar Sharif dans *Lawrence d'Arabie (Lawrence of Arabia, 1962)*

Les années soixante seront plus fastes. D'une part, elles correspondent à un moment du cinéma britannique où l'investissement de capitaux américains permet la réalisation de films d'aventures à grand spectacle dans lesquels la Grande Guerre peut servir de décor, comme *Lawrence d'Arabie (Lawrence of Arabia)*, 1962) de David Lean, *Le Crépuscule des aigles* déjà évoqué ou *Le Tigre du ciel (Aces High)*, 1976) de Jack Gold, dans la même veine que le précédent sur les récits héroïques de chevaliers du ciel.



D'autre part, cette même période voit l'avènement d'un cinéma engagé, dans la mouvance du *Free Cinema*. Ainsi, l'Américain Joseph Losey, exilé à Londres suite au maccarthysme, réalise *Pour l'exemple* (*King and Country*, 1964) sur un thème proche de celui des *Sentiers de la gloire* de Stanley Kubrick : un soldat accusé de désertion passe en cours martiale avant d'être exécuté de façon absurde « pour l'exemple ». Richard Attenborough utilise les chansons datant du conflit pour mettre en scène une comédie musicale satirique intitulée, par provocation, *Ah Dieu ! Que la guerre est jolie* (*Oh ! What A Lovely War*, 1969).

Signalons pour terminer un film plus récent, *La Tranchée* (*Deathwatch*, 2002) de Michael J. Bassett, qui exploite le cadre inquiétant des tranchées pour proposer un film d'horreur dans lequel un petit groupe de soldats rencontre une force étrange qui les tue un à un.

Cinémas italien, australien, hongrois, allemand, canadien

Dans cette partie, nous évoquerons quelques films emblématiques portant sur la Première Guerre mondiale réalisés dans d'autres contrées que les Etats-Unis, le Royaume-Uni ou la France.



Pour l'exemple (*King and Country*, 1964)



Klaus Maria Brandauer dans *Colonel Redl* (1985)

Citons tout d'abord *Les Hommes contre* (*Uomini contro*, 1970) de Francesco Rosi, qui relate l'échec des troupes italiennes à la bataille de Montefiore, ainsi que les mutineries et exécutions « pour l'exemple » qui s'ensuivront. Deux œuvres australiennes sont également à signaler. L'intrigue de *Gallipoli* (1981) de Peter Weir accompagne deux amis qui s'enrôlent dans l'armée australienne et prennent part à la campagne de Gallipoli en Turquie. *La Chevauchée de feu* (*The Lighthorsemen*, 1987) de Simon Wincer suit une compagnie de cavalerie également australienne engagée dans la bataille décisive de Beer-Sheva en Palestine. Le Hongrois István Szabó dresse le portrait complexe du *Colonel Redl* (1985), personnage authentique qui a vendu des secrets militaires

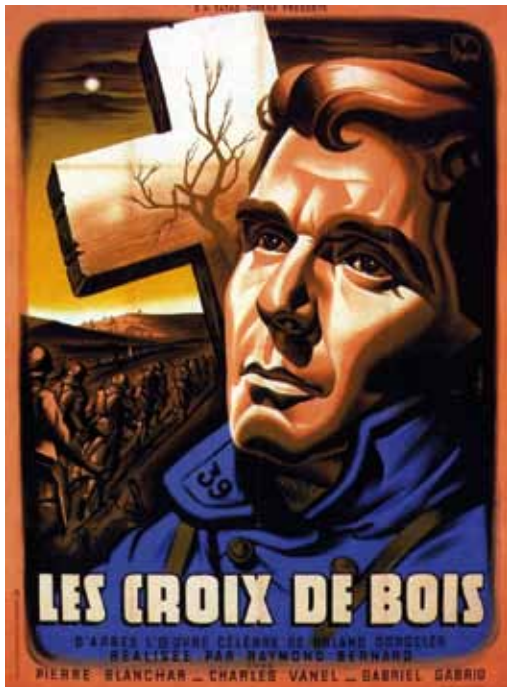
austro-hongrois au rôle décisif lors de l'entrée en guerre. Démasqué, Redl s'est suicidé en 1913.

Deux autres films-portraits récents peuvent encore être cités ici : *Baron rouge* (*Der Rote Baron*, 2007) de l'Allemand Nikolai Müllerschön s'attache à la célèbre figure de l'aviateur Manfred von Richthofen et *La Bataille de Passchendaele* (*Passchendaele*, 2008), du Canadien Paul Gross, retrace un fait d'armes du grand-père du réalisateur lors de la bataille de Passchendaele (située dans la région d'Ypres).



Baron rouge (*Der Rote Baron*, 2007)

Les années trente



Les Croix de bois (1931)

Parmi ces œuvres relativement répétitives, un film se détache nettement du lot par son humanisme : *La Grande Illusion* (1937) de Jean Renoir. Devenu aujourd'hui un classique incontesté, cette histoire de prisonniers de guerre français détenus dans un camp en Allemagne qui surmontent les différences de classes pour fraterniser, se respecter et trouver la liberté, reste une ode pacifiste exemplaire.

De 1945 à nos jours



La Victoire en chantant (1976)

Comme nous l'avons signalé au début de ce bref historique, le cinéma français a eu, comme les cinématographies allemande, anglaise et américaine, sa vague de films bellicistes durant le conflit. Il a ensuite suivi la même évolution que celui de ces autres pays, avec une diminution des productions dédiées à la Grande Guerre. Quelques titres peuvent être signalés : *Verdun, vision d'histoire* (1928) de Léon Poirier ou *Les Croix de bois* (1931) de Raymond Bernard.

Un regain de films consacrés à la Première Guerre mondiale apparaît à la fin des années trente. *Passeurs d'hommes* (1937) de René Jayet, *Sœurs d'armes* (1937) de Léon Poirier, *Le Héros de la Marne* (1938) d'André Hugon, *J'accuse* (1938, remake de son film de 1919) d'Abel Gance, *Les Otages* (1939) de Raymond Bernard... préparent les Français à l'imminence de la guerre à venir en ravivant le souvenir du précédent conflit.



Jean Gabin (au centre) dans *La Grande Illusion* (1937)

Comme partout ailleurs, l'après-Seconde Guerre mondiale voit se manifester en France un désintérêt certain pour la Grande Guerre comme sujet de film. Celle-ci est une toile de fond dans l'adaptation par Claude Autant-Lara du roman de Raymond Radiguet, *Le Diable au corps* (1947), qui conte l'histoire d'amour entre une aide-soignante et un jeune lycéen.

C'est un même rôle d'arrière-plan, utile pour révéler les dysfonctionnements d'une société, que lui donnent Philippe de Broca dans *Le Roi de cœur* (1966) et Jean-Jacques Annaud dans *La Victoire en chantant* (1976). Le premier met en scène une fable absurde dans laquelle les fous échappés d'un asile voisin ont remplacé les habitants d'un village évacué par les Allemands. Arrive un soldat anglais envoyé en reconnaissance. Sur le ton de la critique sociale acide, le second raconte comment, au Togo, des coloniaux français veules et racistes apprennent tardivement le début du conflit et décident de s'en prendre à leurs voisins allemands avec lesquels ils s'entendaient jusque-là parfaitement.



Sorti dans le contexte de la guerre d'Algérie, *L'Horizon* (1967) de Jacques Rouffio est un des rares films de cette période à aborder frontalement la Grande Guerre en relatant les manifestations de combattants qui, en 1917, ne voulaient plus monter au front.

Il faut attendre 1989 et *La Vie et rien d'autre* de Bertrand Tavernier pour qu'un film français, solidement documenté, replonge dans la Première Guerre mondiale de façon réaliste. Le film rapporte comment un commandant chargé de recenser les soldats disparus est sommé par sa hiérarchie de choisir un corps qui deviendra celui du soldat inconnu enterré sous l'Arc de Triomphe. Bertrand Tavernier traitera une seconde fois la Première Guerre mondiale dans un film adapté d'un roman de Roger Vercelet, *Capitaine Conan* (1996), récit d'une troupe de soldats héroïques qui se battent dans les Balkans.



Philippe Noiret dans *La Vie et rien d'autre* (1989)

Depuis la fin des années nonante et tout au long des années deux mille, de nombreuses réalisations françaises ont pris pour cadre la Grande Guerre. Des téléfilms ont été tournés, comme *Le Pantalon* (1997) d'Yves Boisset, histoire d'un soldat fusillé pour l'exemple à la suite d'un malentendu, ou *La Tranchée des espoirs* (2003) de Jean-Pierre Lorenzi, sur une suspension des combats au cours de laquelle Français et Allemands fraternisent.



Sabine Azéma dans *La Chambre des officiers* (2001)

Des cinéastes ont adapté certains des principaux romans récents sur le sujet. *La Chambre des officiers* (2001) de François Dupeyron, d'après le livre de Marc Dugain, se déroule dans un hôpital qui accueille les soldats mutilés par le conflit. *Un long dimanche de fiançailles* (2004) de Jean-Pierre Jeunet adapte le roman de Sébastien Japrisot qui suit la quête d'une jeune femme pour retrouver son fiancé disparu au front. *Les Âmes grises* (2005) d'Yves Angelo donne vie au récit de Philippe Claudel, enquête sur la mort d'une jeune fille dans un petit village français en 1917. Enfin, sur un mode plus populaire, Christian Carion réalise *Joyeux Noël* (2005) dont l'histoire est celle d'une trêve que s'accordent Français, Anglais et Allemands la nuit de Noël 1914.

Terminons sur deux films récents, salués par la critique, réalisés par deux jeunes auteurs qui ont choisi la Première Guerre mondiale comme sujet de leur première œuvre. Après quatre ans d'écriture et un scénario étayé par de nombreux documents psychiatriques datant de l'époque, Gabriel Le Bomin fait le portrait d'un vétéran revenu physiquement intact du combat mais psychologiquement traumatisé dans *Les Fragments d'Antonin* (2006). Avec *La France* (2007), Serge Bozon suit une jeune femme qui se déguise en soldat pour intégrer une compagnie et essayer de rejoindre son mari qui vient de lui annoncer qu'il la quittait.



Pascal Greggory et Sylvie Testud dans *La France* (2007)

En conclusion

Au terme de ce rapide parcours des films qui abordent, d'une manière ou d'une autre, la Grande Guerre, émerge une série de sous-catégories qu'il nous semble utile de pointer en conclusion de cette brève présentation. Bien évidemment, certains titres peuvent appartenir à plusieurs catégories, d'autres y échapper par leur singularité.

On distingue néanmoins dans le traitement de la guerre au cinéma une certaine fréquence d'adaptations littéraires (*A l'Ouest rien de nouveau*, *L'Adieu aux armes*, *Un long dimanche de fiançailles*...), de films de combats aériens (*Les Anges de l'enfer*, *Le Crépuscule des aigles*, *L'Escadrille Lafayette*...), de récits de troupes de soldats (*La Patrouille perdue*, *La Chevauchée de feu*, *La Tranchée*...), de films de procès arbitraires (*Les Sentiers de la gloire*, *Pour l'exemple*, *Le Pantalon*...), de films de soldats mutilés physiquement ou psychologiquement (*Johnny s'en-va-t-en guerre*, *La Chambre des officiers*, *Les Fragments d'Antonin*...), de films-portraits de figures emblématiques (*Colonel Redl*, *Baron rouge*...) ou encore de comédies (*Charlot soldat*, *Darling Lili*...).

En une centaine d'années, la Première Guerre mondiale est donc devenue un sujet cinématographique riche et varié, aux traitements multiples, qui, comme en témoigne le nombre de réalisations récentes relevées ici, inspire tout autant les jeunes cinéastes que leurs aînés.

La Grande Guerre au cinéma : quelques repères

Iconographie

« Hearts of the World », affiche, 1918 / « Shoulder Arms », photogramme, 1918 / « The Big Parade », photogramme, 1923 / « All Quiet on the Western Front », affiche, 1930 / « Hell's Angels », photogramme, 1930 / « Paths of Glory », photogramme, 1957 / « The Blue Max », affiche, 1966 / « Johnny Got His Gun », affiche, 1971 / « Lawrence of Arabia », photogramme, 1962 / « King and Country », affiche, 1964 / « Colonel Redl », photogramme, 1985 / « Die Rote Barn », photogramme, 2007 / « Les Croix de bois », affiche, 1931 / « La Grande Illusion », photogramme, 1937 / « La Victoire en chantant », photogramme, 1976 / « La vie et rien d'autre », photogramme, 1989 / « La Chambre des officiers », photogramme, 2001 / « La France », photogramme, 2007